

## VARIÉTÉS.

## MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ

A LA GUYANE FRANÇAISE.

## Deuxième partie—LE CHEMIN DU MALHEUR—(Suite)

« Comment vont nos chers enfants ? lui demandai-je. — Ils sont ici et tu les verras demain. — Oh ! non, m'écriai-je épouvanté, ne les amène pas. — Pauvres petits, ils seraient si désolés, ils désirent tant voir leur père ! je t'en prie, laisse-moi les conduire ici. » Je me cachai le visage dans les mains ; ils me verront demain, pensai-je, ils trouveront leur père dans un cachot et ils rougiront de moi. — « Ce sera pour eux un bonheur, ils le désirent si vivement, » continua-t-elle comme si elle devinait ma pensée. Le geôlier s'était retiré, il n'avait pas le temps d'attendre ; pour éviter la surveillance il enferma Henriette dans ma prison. Elle s'assit près de moi sur la paille qui me servait de lit, et là ses mains dans les miennes, souriant à travers ses larmes, elle me conta ses infortunes. On lui avait dit que dans la terrible nuit j'avais reçu une balle dans la poitrine ; elle m'avait pleuré comme mort. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que je le fusse réellement ! Ce n'est que plus tard qu'elle a appris que j'étais arrêté. Je vis qu'elle ignorait mes crimes, mais elle me croyait compromis légèrement. Georges ne lui avait évidemment rien dit de l'incendie. — Tu sais, me dit-elle, que des scélérats ont essayé de brûler la maison de mon frère ; heureusement il n'y a eu que le hangar de perdu. — Merci, mon Dieu ! m'écriai-je. Elle me serra la main pour me remercier de l'intérêt que je portais à sa famille et continua à causer. Je lui demandai ce qu'elle comptait faire ? — Rester auprès de toi. — Mais de quoi vivras-tu ? — Je travaillerai, j'y suis accoutumée. — Et puis ? — Et puis, nous retournerons à la campagne quand tu seras libre, et nous reprendrons notre vie d'autrefois. — Notre vie d'autrefois, cette parole me fit mal ; notre vie d'autrefois quand le bague me réclamaient, l'échafaud peut-être ! Au moment de me quitter, elle tira de son sein une petite médaille, qu'elle portait depuis le jour de sa première communion. — Veux-tu me faire un grand plaisir ? me dit-elle en me la présentant, c'est l'image de la protectrice des affligés : nous avons bien besoin qu'elle soit avec nous. Je mis la médaille à mon cou, je la sens sur ma poitrine, elle y restera tant que mon cœur battra.

Chaque jour j'écrivais mon journal ; la page que je viens de lire est toute trempée de mes larmes, je la copie sans y rien ajouter :

Prison, 27 décembre.

Ils viennent de me quitter. Chers et malheureux enfants ! que vos larmes m'ont fait de mal, mais que votre amour est doux pour moi ! Ils m'ont vu ici, je leur avais donné le mauvais exemple, ils ont été témoins de mon châtiement : puissent-ils ne pas l'oublier ! Lorsque plus tard des faux amis voudront les entraîner au mal, qu'ils se souviennent de leur père enfermé dans un cachot obscur, des pleurs de leur mère, du bruit lugubre des clefs, des portes se fermant derrière eux.

C'était la première fois qu'ils pénétraient dans une prison. La frayeur était peinte sur leur visage, l'air lourd de ma cellule semblait les étouffer. La petite Marie poussait des cris ; quand j'ai voulu l'embrasser, elle s'est cachée dans le sein de sa mère ; j'ai essayé de la rassurer, mais elle regardait d'un air effaré sans vouloir quitter son refuge. De sa petite main elle me tirait par ma blouse en répétant : Allons-nous-en, père, allons-nous-en bien vite, avant que le vilain homme ferme la porte. Henri et Joseph avaient moins peur, mais leur cœur battait bien fort. Joseph s'est précipité à mon cou en répétant : Mon père, mon père ; il n'a pu rien dire de plus. Ma femme sanglotait, Henri pleurait aussi, et semblait comprendre mon malheur.

Voici une nouvelle année qui commence. Quel sera notre sort à tous ? On parle de nous transporter au-delà des mers dans des îles sauvages ; j'aime mieux cela que d'aller passer la fin de mes jours dans un bûche à traîner le boulet. Le châtiement sera moins humiliant, du moins je ne risquerai pas d'être reconnu à chaque instant par des gens qui autrefois étaient mes amis, et qui

s'écarteraient de moi avec horreur. Henriette croit toujours que je serai acquitté, elle a fait dire ce matin une messe pour le bonheur de la famille. Après la messe elle m'a amené mes enfants pour me souhaiter une bonne année. Hélas ! pour moi le temps du bonheur est passé, pour eux aussi, et par ma faute. Elle m'a apporté une corbeille de linge. Le mien était en lambeaux. — « Vois donc, m'a-t-elle dit, ce que Joseph et Henri ont mis là pour toi, c'était un paquet de tabac et une pipe ; ils l'ont acheté de leur argent, ces bons petits, et pour pouvoir te faire ce cadeau, ils ont vendu leur beau lapin qu'ils aimaient tant. — Et toi, mère, tu as bien vendu la croix pour payer le linge. » Je les ai serrés tous les trois sur ma poitrine. — « Ainsi il ne vous reste plus rien du temps où nous étions heureux ? — Oh ! si, s'est écriée Henriette, j'ai gardé le souvenir le plus précieux pour moi, » et elle m'a montré sa bague de fiancée. Oh ! mon Dieu, si ma prière monte jusqu'à vous, récompensez-les de tant d'amour !

Quelques jours après, Henriette vint me voir, elle paraissait tout heureuse. — Bonne nouvelle, s'écria-t-elle, je pourrai rester tout le temps du procès à Draguignan, j'ai trouvé de l'ouvrage et le directeur de la prison m'a promis une bonne chambre pour toi. — Qui t'a donné du travail, chère amie ? — La providence des malheureux. — Je ne suis pas plus avancé. — Comment ! tu ne devines pas ? — Non, vraiment. — Eh bien ! alors je vais te le dire, les religieuses Carmélites. J'avais si souvent déclamé contre les religieuses en général, et surtout contre les religieuses cloîtrées, que je ne pus retenir un mouvement d'humeur. — Il me semble que ces Carmélites pourraient bien travailler un peu au lieu de faire leur ouvrage par des personnes plus occupées qu'elles. — Encore injuste ! me répondit Henriette en me frappant doucement sur l'épaule. Sais-tu que tu les calomnies, ce sont de saintes filles. — Saintes, je ne dis pas, mais utiles à qui ? A qui ? mais à nous d'abord, puisque sans elles je n'aurais pas pu rester près de toi. Puis à tous les autres. — Bien, alors mettons : très-saintes, très-utiles et surtout très-paresseuses. — Dieu du ciel, paresseuses ! veux-tu que je te conte ce que j'ai vu ! — Conte, si ça te fait plaisir. — Eh bien ! tu sauras que derrière ces hautes murailles, ces saintes filles, parmi lesquelles il y en a de très-riche qui auraient pu dormir chez elles la grasse matinée et passer le reste du jour à faire et à recevoir des visites, ne se donnent pas un moment de repos. On croit généralement, et moi-même j'en étais persuadée, qu'elles ne s'occupent qu'à préparer des confitures et à les manger, à babiller et à se promener. Je les ai vues de près et mes idées ont bien changé. Eté comme hiver, vêtues de laine et les pieds nus, elles dorment sur les planches, comme des soldats au corps de garde, se lèvent au milieu de la nuit pour prier, ne mangent jamais de viande, font pénitence pour ceux qui oublient que la vie n'est pas faite seulement pour se réjouir. Crois-tu que ce soit là une vie bien douce ? — Douce, je ne dis pas, mais le travail ? — Attends, attends, je n'ai pas encore fini ; après la prière, le travail. Les unes font la cuisine, lavent le linge, préparent des remèdes, cultivent le jardin, effilent de la charpie pour les blessés ; les autres brodent des ouvrages pour les loteries en faveur des indigents, consent, taillent, apprennent aux petites filles à lire, à écrire, à aimer Dieu, et à honorer leurs parents. Chacune a sa tâche marquée et la fait en conscience. Quand j'ai visité leur couvent, je me suis rappelé nos jolies ruches d'autrefois. Les sœurs qui ne sont pas cloîtrées partent chaque matin pour rapporter à la communauté, étoffes, fil, laine, tout ce qui est nécessaire. Les sœurs cloîtrées se partagent la besogne. Mais dans les ruches, les abeilles ne travaillent que pour elles. Dans les couvents, les religieuses travaillent pour les autres : voilà la différence. Puis, comme disait notre curé, les clochers de ces chapelles où de saintes filles prient nuit et jour sont comme des paratonnerres qui arrêtent la colère de Dieu, lorsqu'il veut frapper les crimes de ceux qui l'oublient. Je laissai aller Henriette jusqu'au bout : — « Tu as toujours raison et moi toujours tort, » lui dis-je. Elle me remercia par un sourire, et me raconta avec quelle bonté la mère l'avait reçue et consolée. Toutes mes idées étaient renversées. Moi, qui avait cru et répété dans de beaux discours si applaudis à notre club, que les couvents de femmes ne sont que des nids à paresseuses, qu'il est urgent de les abolir, il se trouve qu'au contraire ce sont des greniers d'abondance où chacun va chercher sa part en temps de disette, des ateliers de confection